



Je ne souffre pas, mais je suis découragée. — Page 103, col. 3.

geant la crinière ; vous rappelez-vous, monsieur Stephen, quand vous êtes parti d'ici un matin, que j'ai porté votre malle sur mon bidet ? Je l'ai vendu, le pauvre animal, car il n'y a pas grand'chose à faire ici : monsieur Edward et sa femme n'y viennent jamais.

Stephen croyait revivre au jour où il partit le matin si pauvre d'argent, si riche de courage, de force et d'espoir, si riche de son amour et de celui de Magdeleine.

Il monta au jardin. Le jardinier le suivit.

Les tilleuls étaient nus, ainsi que les chèvrefeuilles ; l'aubépine était couverte de baies rouges comme des grains de corail, et, à leur approche, une foule d'oiseaux qui les becquetaient s'envola en criant.

Il regarda tout, reconnut tout, les deux lettres sur l'écorce du vieux tilleul, le banc de verdure.

— Je prends soin du jardin de monsieur Müller, dit le jardinier ; et si vous venez au printemps, vous verrez qu'il n'a jamais été plus beau. Le pauvre cher homme, s'il revenait, je suis sûr qu'il serait content ; c'était là un bon maître. Pour monsieur Edward, dont je ne veux pas dire de mal, il n'est pas capable de distinguer une tulipe d'une renoncule, et il est bien brusque avec les domestiques.

Il faisait très-froid.

Stephen remonta à cheval après avoir donné de l'argent au jardinier, puis il partit.

Mais comme il retournait la tête pour voir encore une fois la maison, son cheval eut peur, se cabra ; Stephen, surpris, voulut se retenir à la bride ; le cheval se cabra davantage et roula par terre avec son cavalier.

Le jardinier, qui le regardait partir, accourut. Stephen était relevé, mais un de ses bras et une de ses jambes étaient très-meurtris.

Il rentra chez le jardinier, et l'on alla chercher un chirurgien pour le saigner. Cet accident le retint deux jours dans la maison de M. Müller ; il coucha dans la petite chambre qu'il avait occupée autrefois.

CXIII

Pendant ces deux jours, une révolution se fit dans l'esprit de Stephen ; il regarda le vie qu'il menait et la trouva tellement vide qu'il en fut effrayé.

Il vit que Magdeleine avait gardé son âme, et que son corps seul et ses sens lui restaient ; il comprit que la seconde moitié de la vie n'est que la conséquence de la première moitié ;

Qu'il fallait bien récolter ce qu'il avait semé ;

Qu'un amour violent comme celui qu'il avait éprouvé ne se dépouille pas avec les vieux habits ; qu'il est comme une liqueur corrosive qui ne teint pas seulement l'écorce du bois, mais pénètre jusqu'à la moelle et la colore ;

Et qu'il fallait livrer le reste de la vie à l'amour, qui en avait pris le commencement, quelques souffrances qu'il eût à endurer, car ce n'était pas une résolution volontaire : il était comme un malheureux qui, laissant prendre dans la meule d'un moulin à eau le bout de son vêtement, y passe tout entier et est broyé, bras, corps et tête, sans qu'aucune force le puisse sauver.

« Eh bien ! dit-il, je cède ; je suis à elle corps et âme ; à elle mon passé et mon avenir ; à elle ma vie de ce monde, et encore une autre vie, s'il y en a une après celle-ci ; à elle mes pensées, mon souffle, mes regards ; à elle moi tout entier.

» Mais elle sera à moi.

» Magdeleine sera à moi, et je me vengerai d'Edward.

» Car la vengeance est une chose douce au cœur et plus juste qu'aucune autre.

» Il n'y a pas d'autre droit ni d'autre justice que la force ; le plus fort a raison : je serai le plus fort.

» Foulé aux pieds, méprisé, j'ai vu froisser tout ce qu'il y avait en moi de naïf, de bon, d'honnête et de grand ; et le bonheur est pour ceux qui sont méchants, perfides et petits : je l'aurai aussi, le bonheur, je serai méchant et perfide.

» Magdeleine sera à moi.

» Je me vengerai d'Edward.

» J'en jure par tout ce qui m'entoure, par le ciel et la terre, par mon corps et mon âme, par mon amour pour Magdeleine.

» Oui, Magdeleine sera à moi ! » répéta-t-il.

Il s'arrêta comme en proie à une pensée soudaine : ses yeux brillèrent comme des charbons ardents, et il répéta :

« Oui, elle sera à moi... et... »

Il finit sa phrase par un ricanement infernal.

CXIV

Stephen, de retour à la ville, fit querir les meilleurs tailleurs.

CXV

Beaucoup ont, de notre temps, et précédemment, et de tout temps, déclamé contre les habits, et ont paraphrasé de toutes les manières « *L'habit ne fait pas l'homme.* »

Nous-même, de notre côté, il y a eu un moment de notre vie où nous ne pouvions voir qu'avec la plus vive indignation la préférence que de prime abord on accordait ou paraissait accorder à un homme *bien mis* sur nous, qui l'étions assez mal, pour deux causes : la première, c'est que, fils fugitif, nous étions trop pauvre pour qu'on pût nous appeler *enfant prodigue* ; le seconde, c'est que, plein d'illusions que nous regrettons, parce qu'elles étaient grandes et belles, plus mille fois que la vérité, nous professions un souverain mépris pour tout ce qui ne venait pas de l'âme.

Ce mépris pour la beauté extérieure était une sottise : il est évident qu'elle produit une forte attraction, et que, pour un chien, pour un cheval, pour une femme, pour un homme, nous nous sentons comme entraînés à un accueil plus affectueux par leur beauté.

Nous ne voyons pas pourquoi dans la vie et dans les relations sociales on ne prendrait pas sa